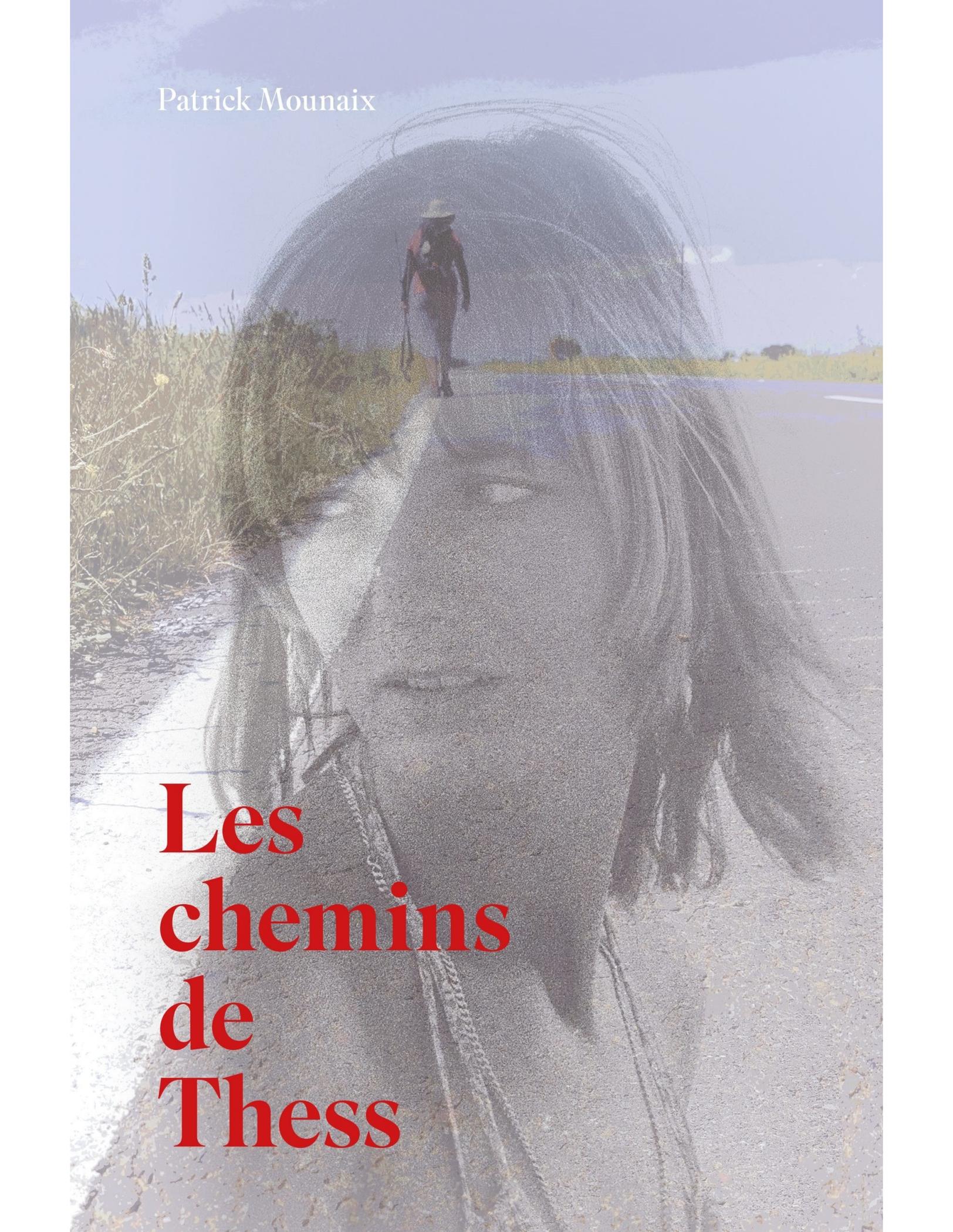


Patrick Mounaix

A person wearing a hat and a backpack is walking away from the viewer on a dirt path. The path is flanked by tall, dry grass. In the background, there is a large, dark, textured archway that appears to be made of a woven material or a natural rock formation. The sky is a clear, pale blue.

**Les
chemins
de
Thess**

Patrick Mounaix

Les Chemins de Thess

© Patrick Mounaix, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5579-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Thess, l'amour de ma vie,
mes filles, Candice et Johanne,
mes petites-filles, Alice, Neela et Éva,
mes petits-fils, Arthur et Paul.*

PROLOGUE

« 20 juin 2014. Autour de ce large plateau, écrasé de soleil et de chaleur, une couronne de sommets couverts d'herbe rase nous entoure. Le chemin sinueux que nous suivons semble se perdre à l'infini, comme s'il cherchait un col invisible à gravir.

Pour la première fois depuis le départ, nous n'avons plus de repères autour de nous. Rien. Il n'y a plus rien, rien ni personne, juste l'horizon barré de crêtes aux pics parfois blanchis de neige. Malgré l'altitude, la température approche les trente degrés.

Je me sens noyé dans ce paysage minéral, à la fois majestueux et inquiétant.

À mes côtés, Thess ne dit rien.

Cherchant quelques signes de réconfort sur son visage, je ne remarque que l'éclat de ses yeux bleus cernés par l'effort et la chaleur. Elle semble dans le même état que moi, en proie à une grande lassitude.

Juste avancer, avancer encore...

Concentrés sur notre marche devenue mécanique, taisant un trouble inavouable, nous avons laissé s'installer le silence entre nous.

Pourquoi le rompre ? Notre moral déjà en berne supporterait mal le partage de nos états d'âme.

Le doute s'insinue malgré moi : "Mais qu'est-ce qu'on fout là ? Sommes-nous vraiment capables d'aller jusqu'au bout ?" »

(Extrait de mon journal de voyage)

En nous embarquant dans cette aventure, je me doutais bien que nous pourrions en baver et vivre des moments de doute. Comme je savais aussi que ce voyage pourrait se révéler propice au vagabondage de l'esprit et à l'introspection, que mes souvenirs les plus lointains reviendraient à la surface avec la nostalgie de mon enfance, un temps où je ne connaissais pas encore Thess...

Quelques mois auparavant, alors qu'une nouvelle page de notre vie se tournait, Thess et moi souhaitions profiter sans attendre de cette nouvelle liberté offerte pour partir ensemble. Toutes les conditions semblaient réunies : affranchis de toutes contraintes et en bonne forme physique, le moment était venu de réaliser notre projet.

Partir ? Mais dans quel but et où aller ?

Comme une évidence, j'avais trouvé la réponse à mes questions au Pays basque, alors qu'un jour je croisais pour la première fois le regard de marcheurs harassés dans les ruelles pavées de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Et si nous partions à la rencontre des pèlerins de Compostelle ?

Pérégriner simplement, un peu comme en promenade, en avançant à notre rythme, sans préparation particulière, sans avoir anticipé de programme précis, ni sur les distances à parcourir, ni sur le temps que nous mettrions à atteindre notre destination. Comme un prétexte pour aller d'un point à un autre, à l'aventure, avec l'idée de savourer l'instant présent, de contempler la beauté de la nature, nous recentrer sur l'essentiel, méditer...

*

1. NAÎTRE

« On a deux vies, et la deuxième commence quand on se rend compte qu'on n'en a qu'une. » Confucius

La suite ? Notre périple vers Compostelle, Thess et moi, en proie au doute, égarés en montagne... Je dois d'abord raconter qu'il est possible de naître deux fois. Vous ne me croyez pas ? C'est pourtant ce qui m'est arrivé. D'ailleurs si cet événement n'avait pas eu lieu, je ne serais pas l'homme que je suis aujourd'hui et je ne serais jamais allé sur ce plateau désertique des Pyrénées...

Au chapitre des naissances, il y eut celle de Thess, puis la mienne... la première !

Refaire le voyage de sa vie, c'est commencer à son point de départ, le moment où l'on vient au monde. Hors de cette logique purement chronologique, un événement marquant de notre existence peut en bouleverser le cours ou, tout au moins, le dévier, comme pour nous offrir une seconde naissance.

Ce fut mon cas. J'avais alors 25 ans, un âge où l'on se croit immortel...

Naître une seconde fois

Archipel des Saintes, Guadeloupe – février 1976.

L'heure qu'il était ? Je n'en avais aucune idée ! Je venais de refaire surface et, à travers mon masque de plongée, je jetai un coup d'œil autour de moi. Pas de Bernard aux alentours. Nous étions censés veiller l'un sur l'autre, il ne devait pas être bien loin. Je ne m'inquiétais pas. Ça faisait bien une heure et demie que nous étions dans l'eau à admirer et fouiller les rochers à la recherche d'hypothétiques proies.

La veille, autour d'un verre de Ti'-punch citron, avec Thess et notre ami Bernard, nous avons programmé une partie de pêche sous-marine dans la belle anse du Figuier, à quelques centaines de mètres de notre bungalow. Nous aimions venir nous baigner et pêcher ici : un endroit sauvage et très peu fréquenté où il n'est pas rare de rencontrer quelques iguanes qui se dorment paisiblement au soleil. Là, les étranges sauriens ne sont pas dérangés par les touristes qui préfèrent se retrouver sur la plage de Pompierre, à l'autre bout de

l'île.

En Guadeloupe, on dit que les Saintes c'est le Paradis !

Comme presque à chaque fois à Terre-de-Haut, l'île principale de l'archipel, le temps était magnifique ce matin-là : pas un nuage, il faisait déjà très chaud. C'était la saison sèche, celle qui ignore les fortes pluies et les cyclones. Dans la baie, la surface de l'eau était ridée par les alizés qui semblaient souffler plus fort que d'habitude ; au large, là où la mer n'est plus protégée du vent par les collines, on apercevait les crêtes de vaguelettes hérissées d'écume.

Avec Bernard, nous avons pris l'habitude de pêcher ensemble depuis quelques mois : à deux, c'est plus sûr. Les eaux turquoise de ces îles sont trompeuses et il n'est pas exclu d'y faire de mauvaises rencontres.

Karukera – l'île aux belles eaux – tel est le nom donné à leur terre par les Amérindiens Kalinagos, avant l'arrivée de Christophe Colomb et des Espagnols en Guadeloupe. Ses belles eaux ne sont pas des plus dangereuses, mais il arrive parfois que des pêcheurs sous-marins, imprudents ou mal équipés, se fassent sectionner un doigt par une murène ! Ces bestioles n'ont pas bonne réputation, sans doute à cause de leur ressemblance avec les serpents, elles peuvent atteindre plus de deux mètres et bien que leur mâchoire puissante soit munie de dents acérées comme des lames de rasoir, elles ne sont pas agressives... sauf si on les dérange. Il n'est pas rare qu'en taquinant une langouste planquée dans une cavité, on tombe sur dame murène bien à l'abri au fond de son trou...

Pas de murène en vue ce jour-là. Ni de barracuda, l'autre rencontre peu appréciée des plongeurs. Lui aussi est pourvu d'une gueule bien dentée. Dépassant souvent un mètre, il aime rôder autour des pêcheurs. Il fallait s'en méfier. En tout cas, ce n'était pas le sang de mes poissons qui pouvait attirer ce prédateur ; et pour cause : j'étais sur le point de rentrer bredouille.

Je n'avais pas eu l'occasion de tirer une seule fois alors qu'habituellement en moins d'une heure, Bernard et moi, revenions avec une douzaine de soleils – ces poissons écarlates à la chair si délicate – d'ordinaire accrochés par les ouïes à l'arceau de la bouée qui flotte quelques mètres derrière nous. C'est toujours frustrant de rentrer à vide aussi je m'obstinai à rester dans l'eau.

Sans conviction, je continuai à palmer mollement, depuis la surface. De temps à autre, je descendais vers le fond puis fouillais les rochers pour tenter d'y déloger une langouste ou quelques soleils peut-être somnolents. En vain. Peu importe, j'étais tout au plaisir procuré par la plongée avec les sensations d'apesanteur, de silence et de calme qu'offre ce monde différent, parfait pour un rêveur comme moi. Tel un spectateur privilégié, aux mouvements ralentis, on

éprouve sous l'eau un incroyable sentiment de liberté.

Je pensais à l'oncle Roger qui, le premier, m'avait initié aux plaisirs de la pêche sous-marine lors d'un été en vacances sur les bords de la Méditerranée. Je devais avoir une douzaine d'années. Dans moins d'un mètre d'eau, par la magie de ce masque grossissant, j'avais découvert émerveillé le spectacle, invisible depuis la surface, de ce monde grouillant de dizaines de poissons cachés dans les rochers ou glissant sur le fond sableux tapissé de coquillages et d'étoiles de mer.

L'oncle m'avait raconté ses plongées en mer Rouge lors d'un séjour professionnel au Moyen-Orient : comment il confectionnait lui-même sa ceinture lestée de plomb pour pouvoir rester sans effort au fond de l'eau, comment éviter la buée sur le verre du masque... en le barbouillant de salive ! Ce jour-là, j'avais pêché avec lui puis dégusté mes premiers oursins, juste arrosés de jus de citron. J'avais encore le souvenir de leur goût iodé...

J'en étais à admirer le spectacle sous-marin lorsque je fus soudain envahi par une sensation de froid. La mer étant plus fraîche en cette saison, mes descentes en apnée m'avaient fait perdre des calories.

Je ne remarquai toujours pas Bernard dans cet environnement où l'horizon se limitait à quelques mètres. Lors d'une remontée, je mis à nouveau le nez au-dessus de l'eau pour tenter de l'apercevoir.

Il était sûrement passé de l'autre côté de la pointe rocheuse. L'alizé était plus puissant et les risées qui plissaient habituellement la surface de l'eau avaient laissé place à une mer hérissée de vaguelettes blanchies d'écume. C'était assez rare de ce côté des Saintes, car l'anse Figuier était protégée par l'une des collines de Terre-de-Haut. D'ordinaire, la mer y était calme.

Le vent avait-il éloigné les poissons ?

Du côté de la plage, à un peu plus de trois cents mètres, j'aperçus la silhouette de Thess, allongée sur le sable. Elle était seule, comme très souvent à cet endroit.

Tout était calme, paradisiaque !

Pour la première fois depuis que je pêchais aux Antilles, j'eus à nouveau cette sensation de froid qui devenaient gênante. « *Allez, encore quelques minutes et je la rejoins !* ». Ridicule. Je ressemblais à ces gamins, tremblants, lèvres violettes, qui refusent de sortir du bain !

Il faisait pourtant près de 30 degrés dans l'air et la température de l'eau en février ne descendait pas sous les 27°. Mais non, rien à faire, j'avais vraiment froid. Je décidai de rentrer et je me mis à palmer en surface en direction de la côte.

Une violente douleur me vrilla soudain, les mollets.

Tête hors de l'eau, je tentai de garder mon calme en retirant masque et tuba afin de reprendre mon souffle. Impossible d'avancer. Pire même, j'avais l'impression de dériver lentement vers le large. J'étais en hypothermie. La température de mon corps s'était lentement abaissée et les crampes me tétanisaient.

Flottant sur le dos pour éviter de boire le bouillon, je tentai une nouvelle fois d'apercevoir Bernard. « *Mais qu'est-ce qu'il fout ?* »

Impossible de rejoindre la pointe rocheuse plus proche : je devrais pour cela faire face au vent pour l'atteindre et risquerais de m'assommer sur les récifs si j'y parvenais.

Essayant de contenir ma panique, je repris comme je pus ma nage vers la plage.

Thess ne s'était rendu compte de rien. Elle était bien trop loin. Inutile d'appeler, ma voix serait emportée au large par le vent ; je devais à tout prix essayer de me rapprocher. Je remis le masque et le tuba, mais la vue sous-marine et le fond que j'aperçus à cinq ou six mètres ne me rassuraient pas : c'était une évidence, je m'éloignais de la côte.

Mes jambes ne répondaient plus, mes palmes m'aidaient tout juste à mieux flotter.

Je décidai d'abandonner mon fusil. La panique me saisit à nouveau, me faisant gober quelques rasades d'eau salée.

À ce moment, mes pensées se troublèrent. J'enrageai. « *Ce serait trop bête... finir comme ça...* »

Je ne vis pas ma vie défilier, comme on l'entend parfois raconter par ceux qui ont frôlé la mort. Je pensais à Thess, si proche et si loin à la fois...

Jetant un dernier regard sur la plage, j'aperçus soudain un homme debout à ses côtés... il n'était pas là quelques minutes avant.

Pourrait-il me sortir de là ?

Avec l'énergie propre aux désespérés, je me soulevai au-dessus des flots en agitant vigoureusement un bras en hurlant aussi fort que possible : « *Help !* », puis une autre fois encore : « *Help ! ... Help !...* » et encore et encore, à m'arracher la voix. Ce « *Help !* », que j'avais tant fredonné avec mes "*Fab Four*"¹, jamais je n'aurais imaginé le brailler un jour à pleins poumons. L'instinct de conservation ! Cri de détresse, S.O.S lancé dans la langue de Shakespeare. « Au secours ! » c'était trop long et puis ce mec, là-bas sur la plage, était peut-être un étranger. *Help* tout le monde comprend...

Surgi du fond de moi, cet appel ultime sembla produire les réactions et